

Le linguiste Helmut Lüdtke
(26 novembre 1926 – 27 avril 2010)

En guise d'une nécrologie
Wolfgang Raible[‡]

Quiconque veut rendre justice à Helmut Lüdtke, doit d'abord esquisser une image de l'époque dans laquelle eut lieu sa formation. Il faut donc évoquer la phase, en Allemagne, après la deuxième guerre mondiale – ce qui présuppose, en même temps, un regard sur l'évolution de la linguistique dans l'entre-deux-guerres. C'est ainsi qu'on comprendra le rôle de pionnier qui revient à Lüdtke. Après ces préliminaires, on pourra mieux apprécier son rôle ultérieur dans la linguistique romane.

Nous savons que les disciplines philologiques ont pris naissance au XIXe siècle comme des disciplines purement historiques. Il s'agissait donc de s'occuper du passé respectif, non pas du présent. Dans la romanistique littéraire il fallait un homme comme Ernst-Robert Curtius (1886 à 1956) pour faire, dans les années 20 du XXe siècle, le saut dans le présent (*Französischer Geist im neuen Europa*, 1925). Une discipline comme celle des études orientales a réussi cette transition, en Allemagne, seulement vers la fin du siècle dernier.

En principe, la situation n'était pas différente en linguistique. On sait qu'en 1916 apparut le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, ouvrage qui signifie l'avènement d'une nouvelle époque de la linguistique, commençant à refouler peu à peu les études purement historiques. Une bonne occasion se présenta avec le premier Congrès international de linguistique, tenu à la Haye en 1928, où le prince Nicolai Trubetzkoy (1890 à 1938), Roman Jakobson (1896 à 1982) et Sergeï Karcevski (1884 à 1955) rendirent public leur manifeste pour la fondation de la phonologie sous le titre *Quelles sont les méthodes les plus appropriées à un exposé complet et pratique de la phonologie d'une langue quelconque ?*, texte que Jakobson fit réapparaître dans les premières pages du premier volume de ses *Selected Writings*. Seulement onze ans plus tard apparurent, en 1939, de manière posthume, comme volume n^o. 7 des *Travaux du cercle linguistique de Prague*, les fondements de la phonologie (*Grundzüge der Phonologie*) de Trubetzkoy, ouvrage analysant une large série de systèmes phonologiques de langues particulières.

Cependant, dans une linguistique allemande dominée encore fortement par l'approche historique, une linguistique synchronique se heurtait contre des résistances énormes. C'est pourquoi les retombées de cette approche ne furent que minimales. Wolf-Dieter Stempel qui s'est penché sur la réception du structuralisme en Allemagne dans l'entre-deux-guerres, en a dû constater une quasi-absence.¹ Même des linguistes à la

‡. Discours prononcé à Kiel le 26 novembre 2010 lors d'une cérémonie de commémoration. Paru dans *Revue de linguistique romane* 75 : 2011, 313-320 sous le titre "Nécrologie. Helmut Lüdtke (1926-2010)".

1. *Gestalt, Ganzheit, Struktur. Aus Vor- und Frühgeschichte des Strukturalismus in Deutschland*. Veröffentlichungen der Joachim Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften, Nr. 33, Göttingen (Vanden-

vue très large, tel Hugo Schuchardt (1842 à 1927), méconnurent l'importance de cette nouvelle direction dans la recherche linguistique (voir son compte rendu de Saussure datant de 1917). Dans l'époque après la deuxième guerre mondiale, un des premiers linguistes germanophones à entrer en contact avec le structuralisme fut un Suisse, Hansjakob Seiler (né en 1920) ; il s'était rendu à la meilleure adresse possible à cette époque, à savoir Émile Benveniste (1903 à 1976) à Paris. C'est ainsi qu'il passa son habilitation, en 1951, à Hambourg, avec un travail, écrit en français et paru à Paris, sous le titre *L'aspect et le temps dans le verbe néo-grec*.²

Les exceptions sont rares dans la romanistique de langue allemande – il n'y en a que deux : d'une part Walther von Wartburg (1888 à 1971) à Bâle, un philologue qui se fit inspirer d'une manière tout à fait spéciale par le structuralisme et qui recommanda la phonologie surtout à ses élèves ; de l'autre Heinrich Lausberg (1912 à 1992), jadis à Bonn, plus tard à Münster en Westphalie. Ce fut déjà en 1949 que Lausberg publia un article sur les bienfaits de la phonologie.³ Comme l'avaient fait auparavant Jakobson et von Wartburg, il plaida en faveur d'une combinaison entre une phonologie synchronique et diachronique.

Pour compléter l'image du commencement très hésitant du structuralisme en Allemagne, il faut encore mentionner l'ancienne république démocratique allemande et un renfort venu de l'extérieur. Wolfgang Steinitz (1905 à 1967), finno-ougreste de haute souche, reconnu de bonne heure les talents de Manfred Bierwisch (*1930) qu'il intégra dans la *Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik*, institution qu'il avait fondée sous les auspices de l'Académie des humanités et des sciences à Berlin, devenue dans la suite le haut-lieu de la réception de Noam Chomsky (*1928) en Allemagne. En 1963, Eugenio Coseriu (1921 à 2002), venant de l'Uruguay, s'installa à Tubingue et s'avéra tout de suite être un protagoniste des plus efficaces du structuralisme linguistique dans tous ses états.

Or, les intérêts phonologiques de Lausberg furent décisifs pour deux de ses élèves – dont l'un avait nom Helmut Lüdtke, l'autre Harald Weinrich (né un an après Lüdtke en 1927). Lüdtke eut son doctorat à Bonn en 1952 avec une thèse, publiée quelques années plus tard, sous le titre de *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus*.⁴ Weinrich, qui avait passé son doctorat avec Lausberg en soutenant une thèse littéraire, passa son habilitation deux ans plus tard avec ses *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*.⁵ Dans la même année, Lausberg organisa, en commun avec Eberhard Zwirner, un colloque commémorant le personnage de Trubetzkoy, mort 20 ans plus tôt. Ont participé activement à ce colloque –ouvert, comme il se devait,

hoeck) 1978. – Entre temps nous disposons d'études plus détaillées. p. ex. : Ehlers, Klaas-Hinrich. 2005. *Strukturalismus in der deutschen Sprachwissenschaft : die Rezeption der Prager Schule zwischen 1926 und 1945*. Berlin etc. : de Gruyter. (Studia linguistica Germanica ; 77)

2. Paris : Belles Lettres 1952.

3. «Über Wesen und Aufgabe der Phonologie — eine Einführung.» *Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft* 1 (1949) 5/6 : 249-261.

4. Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1956. (Romanistische Versuche und Vorarbeiten ; 2)

5. Münster : Aschendorff 1958.

par Roman Jakobson– Helmut Lüdtke, Harald Weinrich et un troisième talent jeune, Werner Winter (1923 à 2010) qui, par un détour qui l’avait mené aux Etats-Unis, eut une chaire de linguistique générale à Kiel en 1964. Weinrich avait été nommé à cette même université déjà en 1960 tandis que Lüdtke devait d’abord passer son habilitation à l’université de Bâle avant d’être nommé, en 1965, à l’université de Fribourg-en-Brisgau, en même temps d’ailleurs que Oswald Szemerényi (1913 à 1996), spécialiste en linguistique tant indo-européenne que générale, venu, lui, de Londres. Le ballon d’oxygène que fut l’enseignement de Lüdtke était très bienvenu, renforçant les efforts de Herbert Pilch (*1927). Cet angliciste structuraliste avait passé son habilitation contre d’énormes résistances à l’université de Kiel et occupa, à partir de 1961, une chaire angliciste à Fribourg. Pilch a constaté plus tard que pendant la phase allemande de ses études, il n’avait jamais entendu parler de linguistique synchronique.⁶

L’enseignement de Lüdtke à Fribourg eut un retentissement énorme, et ce d’autant plus qu’il concurrençait Olaf Deutschmann (1912 à 1989), connu pour l’hermétisme de son enseignement à dominante historique.⁷ Un de ses premiers cours était voué à l’histoire du vocabulaire des langues romanes, un domaine où il était très expert grâce à sa longue collaboration au *Französisches etymologische Wörterbuch* (FEW) à Bâle et au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (REW) à Bonn.⁸ Lüdtke devait faire ses cours au grand amphithéâtre de l’université, réservé jusqu’alors à Hugo Friedrich (1904 à 1978), romaniste littéraire qui régnait en maître absolu dans la faculté des sciences humaines. Ce succès ainsi que le fait que Lüdtke parlait très bien plusieurs langues romanes (faculté censée être de peu d’intérêt à cette époque parmi les littéraires – il fallait certes connaître les langues, mais pas bien les parler) contribuèrent à détériorer très vite les rapports entre Lüdtke et Friedrich. C’est ainsi que Lüdtke, malgré ses succès indéniables dans l’enseignement, se décida de changer l’université déjà après sept semestres, préférant, en 1969, l’université technique de Berlin à l’université de Fribourg en Brisgau.

Pour résumer la situation de départ du linguiste Helmut Lüdtke : Quand il fut nommé à Fribourg au milieu des années 60, il appartenait à une bonne poignée de linguistes structuralistes pionniers qui devaient toujours lutter contre des préjugés assez forts.

Or, le développement ultérieur de Lüdtke se caractérise par les questions fondamentales qu’il s’était déjà posées dans sa thèse de doctorat :

— Comment se fait-il que, à partir du même latin, s’est développée la panoplie des langues romanes ?

6. Les anglicistes de l’université de Kiel avaient même essayé d’empêcher l’habilitation de Pilch, et ce ne fut que grâce à une intervention du grand slaviste Erwin Koschmieder (1895 à 1977) qu’il reçut une bourse d’habilitation de la part de la Deutsche Forschungsgemeinschaft.

7. Parmi les élèves les plus connus que Lüdtke forma à Fribourg compte Utz Maas. Celui-ci passa son doctorat avec lui et plus tard, à Berlin, son habilitation.

8. Paru en deux volumes sous le titre de *Geschichte des romanischen Wortschatzes*. Freiburg : Rombach, 1968.

— Comment peut-on expliquer le changement auquel sont exposées toutes les langues ?

— Enfin : existe-t-il une unité derrière cette pluralité ?

Ces questions l'ont occupé pendant toute sa vie érudite. Ce faisant il a constamment élargi sa base empirique, intégrant en même temps de forts aspects théoriques allant jusqu'à la théorie de la connaissance. Montrer que les choses sont différentes de ce que nous sommes enclins à penser dans notre naïveté, voilà son but principal.

Un premier exemple : les phonologues travaillent avec des sons qui ont une fonction. Et on croit en général que les phonèmes ainsi trouvés reflètent les lettres de l'alphabet. Vers la fin des années 60 Lüdtké commença à réfléchir, ainsi que Pilch, sur notre écriture alphabétique tout en montrant qu'elle nous conduit à des préjugés. Grâce à une série de publications, entre autres de sa main, on sait maintenant que c'est notre seule écriture alphabétique qui nous fait croire qu'il existe des phonèmes comme des unités aux confins nets. Malgré tous les instruments que nous fournit l'analyse acoustique, nous ne sommes jamais à même de décider où commence et où se termine tel ou tel phonème dans la chaîne parlée. Hans-Martin Gauger dirait que les phonèmes ne sont pas des unités propres à notre conscience.

Depuis lors on redécouvre à des distances régulières ce phénomène incontournable. Pour parler avec le titre d'une publication de Robert F. Port datant de 2008, publication qui aurait beaucoup plu à Lüdtké : «All is prosody : Phones and phonemes are the ghosts of letters.»⁹ On peut même analyser des chaînes parlées entières sans avoir recours à la notion de voyelles ou consonnes délimitées. On sépare par exemple une chaîne parlée en tronçons de 16 ms chacun, tout en constatant où sont les transitions présentant un changement majeur. Ce seront les tronçons porteurs de l'information la plus grande ou, comme Lüdtké avait pris coutume de dire, les tronçons avec la plus grande néguentropie. A l'encontre de notre attente ce seront les tronçons qui ne se trouvent pas à l'intérieur de consonnes, mais à l'intérieur de voyelles ; et là ce sont encore les voyelles profondes, non pas les aiguës. En analysant le degré d'information ainsi livrée on arrivera à une échelle, traditionnellement connue comme l'échelle de sonorité : la porteuse de la sonorité la plus grande est la voyelle A, suivie des voyelles moyennes E et O, puis les voyelles aiguës U et I ; suivront les demi-voyelles, les latérales, les nasales, les fricatives et les occlusives. Ceux qui sont familiers avec les trois petits volumes publiés par Heinrich Lausberg sous le titre *Romanische Sprachwissenschaft* sauront que ce qui caractérise une syllabe est le degré de sonorité montant à partir de l'attaque jusqu'au noyau, descendant après, le cas échéant (coda).¹⁰ Autrement dit, les plus petits tronçons phoniques accessibles à notre conscience sont les syllabes.

9. Port, Robert F. 2008. «All is prosody: Phones and phonemes are the ghosts of letters.» *Proceedings of Speech Prosody*. São Paulo: Capes, 7-14. – Stilp, Christian E. & Kluender, Keith R. 2010. «Cochlea-scaled entropy, not consonants, vowels, or time, best predicts speech intelligibility.» *Proceedings of the National Academy of Sciences USA* 107(27): 12387–12392.

10. Lausberg, Heinrich. *Romanische Sprachwissenschaft*. 1. Einleitung und Vokalismus. 2. Konsonantismus. 3. Formenlehre. Berlin etc.: de Gruyter 1963-1972. (Sammlung Göschen 128/128a; 250; 7199). Quant à la syllabe et au degré de sonorité voir vol. 1, §§ 88-96.

Et on se souviendra que nous obtenons les phonèmes par la comparaison d'unités qui ont au moins l'envergure d'une syllabe : *jeune / jeûne, bas / pas*, etc. Il est en outre bien connu que les enfants apprennent plus vite des écritures à base syllabique (Katakana ou Hiragana pour le Japonais) que les écritures alphabétiques, même si les premières comprennent en général environ 200 éléments graphiques. Chaque enfant peut distinguer des syllabes tandis qu'il faut appliquer des astuces pour rendre perceptible ce qui correspond, dans la chaîne parlée, à une lettre de l'alphabet. Le prix que nous devons payer pour l'invention de l'alphabet, quelque élégante qu'elle soit, est un désordre caractérisé par le terme de 'dyslexie.' Lüdtke a approfondi ses idées respectives par une série d'articles portant sur les systèmes d'écriture et l'histoire de l'écriture.¹¹

Pour nous libérer d'autres vues naïves, Helmut Lüdtke a eu recours, par exemple, à l'épistémologie évolutionniste. Cette théorie nous enseigne essentiellement que nos facultés de perception sont dues à l'adaptation à notre environnement. Pour nous, trois dimensions spatiales sont suffisantes tandis que les physiciens ont besoin d'espaces multidimensionnels que leur procure, sans aucun problème, la mathématique – espaces cependant qui dépassent largement notre faculté de représentation. Or, une conséquence de notre faculté de perception réduite réside dans le fait que, pour nous, les objets sont immobiles, leur mouvement étant regardé comme un cas spécial. Dans ce cas, Lüdtke nous enseigne que c'est le contraire qui est vrai : le mouvement permanent étant le cas normal, le repos le cas spécial ou extraordinaire ; et que la même chose vaudrait pour le langage dont l'essence serait son changement permanent – et ce par le fait même que nous l'utilisons comme instrument de communication. Le phénomène à expliquer serait donc la permanence d'une langue. Pour ce faire, le grand dialecticien qu'il était toujours a distingué deux pôles qui se présupposent mutuellement. Dans ses *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels* de 1980, leurs noms étaient encore la langue non-administrée et la langue administrée ; plus tard, en particulier dans une grande synthèse publiée pour la première fois en 2005 sous le titre de *Der Ursprung der romanischen Sprachen*, il eut recours aux notions proposées par Wulf Oesterreicher et Peter Koch, à savoir langue de proximité et langue de distance. Le système de formation d'une société jouerait le rôle essentiel d'intermédiaire entre les deux pôles. Il empêche de toute façon que le changement langagier soit trop rapide, sans jamais être à même de le réduire à zéro.¹²

Dans ce contexte, Helmut Lüdtke s'est toujours posé la question de savoir pourquoi, malgré la liberté individuelle de chaque sujet parlant et malgré la variation d'une langue dans l'espace géographique et dans les couches d'une société, ce changement ne mène pas à un état chaotique. À cette fin il avait volontiers recours au concept de la main invisible prêté à Rudi Keller ou à Adam Smith, ou aux processus d'organisation spontanée décrits par le physicien Hermann Haken. Les deux sont des images pour

11. Il a passé cet intérêt à son élève sus-mentionné Utz Maas.

12. Lüdtke, Helmut. 2005; 2009. *Der Ursprung der romanischen Sprachen : eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*. Kiel : Westensee-Verlag. (Dialectologia pluridimensionalis Romanica ; 14).

la formation d'un nouvel équilibre ou, comme Helmut Lüdtke avait coutume de dire, d'une homéostasie. En ce qui concerne le côté matériel, il a formulé ce mouvement comme une loi universelle du changement langagier, une espèce d'entropie naturelle à laquelle s'oppose une négentropie qui assurera la permanence de la faculté de communication.

Dans la description de Helmut Lüdtke, la langue latine s'est payée le luxe d'avoir deux variantes, celle de proximité et celle de distance. Le système de formation ainsi que des conventions de prononciation identiques auraient garanti la communication verticale. Cependant, au fur et à mesure du temps écoulé, ceux qui écrivent deviennent de plus en plus conscients de leur formation langagière défectueuse par rapport à la norme écrite, sachant en même temps que ce défaut élargit leur rayon de communication. Un exemple serait Grégoire de Tours, auteur de la deuxième moitié du VI^e siècle. Dans sa 'Gloire des confesseurs' (*gloria confessorum*) il nomme expressément les reproches qu'un littéraire bien formé pourrait lui adresser :

«Tu n'as pas de formation stylistique valable, tu n'es pas à même de discerner les noms, utilisant trop souvent les masculins au lieu des féminins, les féminins au lieu des neutres, et les neutres au lieu des masculins ; la plupart du temps tu utilises les prépositions qu'on devrait utiliser selon l'usage qu'en font les bons écrivains, dans une forme incorrecte. C'est que tu les utilises avec accusatif au lieu de l'ablatif, et vice versa, avec ablatif au lieu d'accusatif.»¹³

Dans son *Historia Francorum*, Grégoire s'identifie expressément avec la manière rustique de s'exprimer, disant que, souvent, il avait entendu dire

«... que les artifices stylistiques sont accessibles seulement à un petit nombre d'érudits tandis que bien des gens comprennent les paroles d'un homme simple.»¹⁴

Déjà depuis le temps passé à Fribourg en Brisgau, Helmut Lüdtke utilisait la notion de 'continuité d'estafette' pour décrire la façon dans laquelle une langue vivante est apprise, parlée et transmise à autrui. C'est pourquoi, pour lui, le latin n'était pas une langue morte, mais une langue qui vit encore sous forme des langues romanes actuelles – tel un latin avec un espace variationnel immense. Pour lui, même le latin classique tel qu'il est enseigné dans nos écoles, n'est pas mort, mais une 'langue traditionnelle' (Traditionssprache). Il explique le passage à cet état de langue traditionnelle par le changement des conventions de prononciation sous Charlemagne. Tant que ces conventions étaient encore identiques ou presque, la communication verticale était encore possible.

Avec tout cela, Helmut Lüdtke a donné des réponses à deux des trois questions évoquées plus tôt, à savoir celle que pose le problème du changement langagier permanent

13. «Qui nullum argumentum utile in litteris habes, qui nomina discernere nescis ; saepius pro masculinis feminea, pro femineis neutra, et pro neutra masculina conmutas ; qui ipsas quoque praepositiones, quas nobilium dictatorum observari sanxit auctoritas, loco debito plerumque non locas. Nam ablativis accusativa et rursus accusativis ablativa praeponis. [...]»

14. ... et praesertim his inlicitis stimulis, quod a nostris fari plerumque miratus sum, quia : «Philosophantem rethorem intellegunt pauci, loquentem rusticum multi».

et celle de l'unité qu'on trouve derrière les processus très divergents, unité qu'il avait trouvée dans des lois universelles du changement langagier. Reste la question de cette hétérogénéité dans l'espace qui a donné lieu aux langues romanes actuelles. Vu que Lüdtke s'est toujours refusé de donner des réponses trop faciles –trop bon marché à ses yeux– évoquant les effets miraculeux de tel ou tel substrat, cette dernière question restait un véritable challenge pour lui. Pour y répondre, il eut recours à une panoplie de facteurs : selon la règle qu'on revient toujours à ses premières amours, les systèmes phoniques et leur évolution occupaient toujours le premier plan. Dans ce contexte, il avait recours à l'histoire de la colonisation romaine et ses directions principales. Vient ensuite le facteur de mobilité ou son opposé, la sédentarité, lié avec le réseau routier, donc l'existence de voies de communication. Puis il tirait profit, tant que c'était possible grâce aux informations disponibles, de l'évolution historique d'une région. Pour finir, il tirait le cas échéant des conclusions du caractère spécifique que présente le vocabulaire d'une certaine région. C'est de cette façon-là qu'il réussit à esquisser, par exemple, une image très précise et convaincante de la genèse de l'espace langagier ibéro-roman du Nord-Ouest ; la même chose vaut dans le cas de la Sicile, l'Italie inférieure ou la Sardaigne – tout cela justifiant pleinement le sous-titre de l'ouvrage cité : une histoire de la communication langagière (*Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*).

Dans cette vaste entreprise, Lüdtke pouvait profiter d'un trésor que, à part lui, peu de gens possédaient : une connaissance intime non seulement des grandes langues romanes, mais encore d'une grande quantité de variantes dialectales. Grand amateur de perspectives inhabituelles et peu orthodoxes, il a insisté, depuis des années déjà, sur le fait que, dans le domaine des langues romanes, ce n'étaient pas les grandes langues littéraires mais les parlers et les dialectes qui présenteraient le plus grand intérêt pour la typologie et l'histoire linguistiques – une opinion dont le bien-fondé fut démontré, à Fribourg, par l'angliciste Bernd Kortmann et ses études sur les dialectes de la langue anglaise.¹⁵ Parmi les créolistes il est de longue date monnaie courante que, pour comprendre l'évolution des langues créoles, il ne faut pas partir du français d'aujourd'hui mais de celui qu'on parlait, au XVIIe siècle, en Normandie et dans l'ouest de la France. C'est que les dialectes témoignent, en règle générale, de phases différentes du changement langagier et c'est pourquoi Helmut Lüdtke les a utilisés pour la reconstruction des étapes et des phases de ce changement. Reste à remarquer que la morphologie et la syntaxe ont toujours joué un rôle moins important pour Lüdtke – dans ce domaine-là il cite d'une manière approbatrice par exemple les études de Georg Bossong sur le marquage différentiel de l'objet ou celle de Maria Selig sur la formation de l'article.¹⁶

En parlant d'une manière générale, on ne peut qu'admirer et même envier Lüdtke pour l'ampleur de ses expériences et de ses connaissances. Dans le domaine du latin, il connaissait à merveille des auteurs comme Cicéron, Saint-Augustin, Saint-Jérôme

15. Kortmann, Bernd. 2004. *Dialectology meets typology : dialect grammar from a cross-linguistic perspective*. Berlin : Mouton de Gruyter. (Trends in linguistics. Studies and monographs ; 153)

16. Un autre point à remarquer est sa réticence à l'égard de la phonologie et la morphologie naturelles, champ d'activité préféré de Willi Mayerthaler (1945 à 2002) qui, à Berlin, avait été son assistant.

et des poètes du Bas-Empire comme Prudentius ou Sedulius. Un de ses exploits admirables fut l'explication de la transition d'une métrique à base de quantités vocaliques à une métrique comptant les syllabes et faisant valoir, par surcroît, une rime finale. Il connaissait le monde des langues slaves aussi bien que celui de l'arabe ou le domaine des langues indo-européennes jusqu'au Sanskrit, sans oublier le proche Orient et son histoire.

Pour terminer, je voudrais mettre en avant une caractéristique générale. Pour y arriver, je me sers d'un petit détour. Ceux qui s'occupent de la littérature des langues romanes connaissent bien le nom de Geoffroy de Saint-Hilaire. Honoré de Balzac se réclame de lui dans la préface qu'il a écrite à la Comédie Humaine en 1842 où il explique le grand projet qu'il a : comparer l'humanité avec l'animalité. Ce même Geoffroy de Saint-Hilaire était beaucoup admiré par Goethe à cause des études qu'il avait faites en comparant les squelettes de vertébrés. C'est ainsi qu'il découvrit, pour utiliser les termes d'aujourd'hui, que les squelettes de tous les vertébrés sont organisés selon un même plan dans l'axe antérieur-postérieur. Dans ce contexte, Geoffroy de Saint-Hilaire comparait aussi les crânes de chimpanzés avec les crânes d'hommes – en faisant une découverte assez frappante : la forme du crâne d'un bébé chimpanzé ressemble fort à celle d'un bébé humain, tandis que les crânes des adultes présentent un aspect très différent : le chimpanzé a développé des boudins épais au-dessus des yeux et des maxillaires très saillantes munies de canines. En revanche, le crâne de l'homme adulte reste toujours très similaire aux formes du crâne du bébé, seulement la partie inférieure de la figure devenant plus large.

Geoffroy de Saint-Hilaire en tira la conclusion suivante : le propre de l'évolution humaine pourrait consister en une phase juvénile prolongée. Pour bien comprendre la portée de ce constat, il ne faut que comparer le comportement d'un bébé chimpanzé avec le chimpanzé adulte. Le bébé est encore plein de curiosité, il veut explorer le monde autour de lui, il s'engage dans toutes sortes de jeux ; le chimpanzé adulte aura perdu toutes ces qualités. La particularité de l'homme consisterait donc dans une prolongation de la curiosité juvénile, des occupations ludiques, du goût de l'exploration, du désir d'acquérir toujours de nouvelles connaissances. Et cela, le cas échéant, pendant toute sa vie. Or, c'est exactement cette impression que j'avais toujours en rencontrant Helmut Lüdtke. Où qu'on le rencontrât, il engageait ses partenaires dans un dialogue intéressé, voulant savoir toute sorte de choses et parlant le moins possible de lui-même. Pour moi, Lüdtke était le cas exemplaire pour la thèse de la néoténie (c'est le nom scientifique qu'on a donné à ce phénomène, un autre étant 'pédomorbose'), étant resté spirituellement jeune et toujours plein d'un désir de savoir, de passer outre.

Helmut Lüdtke était un représentant extraordinaire de la linguistique romane et générale, et l'université de Kiel doit se féliciter d'avoir eu, parmi les siens pendant 34 ans (de 1976 à 2010), un savant de sa qualité.